

5^e DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

Dimanche 9 janvier 2025

Nous venons d'entendre la 2^e des 7 paraboles du royaume de S. Matthieu. Une parabole dont Jésus lui-même a donné l'explication à ses disciples un peu plus loin dans le texte : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les sujets du Royaume ; l'ivraie, ce sont les sujets du Mauvais ; l'ennemi qui la sème, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; et les moissonneurs, ce sont les anges ». Et il poursuit : « De même donc qu'on enlève l'ivraie et qu'on la consume au feu, de même en sera-t-il à la fin du monde : le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront dans son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Et il termine en disant : qui a des oreilles entende ! » Je pourrais donc m'arrêter ici puisque le Verbe en personne nous livre l'explication de la parabole. Risquons-nous cependant à un commentaire du commentaire. D'autres, et des plus grands, s'y sont essayés : « Perplexae sunt duae civitates », disait S. Augustin au commencement de sa *Cité de Dieu*...

Le commentaire que Jésus donne à ses disciples accentue la dimension eschatologique qu'on devinait dans la parabole : c'est un regard qui résume la totalité de l'histoire de l'Alliance de Dieu avec les hommes, un regard qui, en dévoilant le dénouement, dévoile aussi la portée à l'intérieur de l'histoire. Au premier abord nous pouvons être décontenancés par l'attitude du maître lorsqu'il apprend que sa récolte est menacée. La parabole précédente, l'autre parabole du semeur, n'a-t-elle pas mis en garde contre ces ronces qui poussent plus vite que le bon grain et qui l'étouffent ? Ne nous a-t-elle pas incité à nous en défier ? On comprend l'attitude des serviteurs, qui se proposent d'arracher au plus tôt l'ivraie. C'est une attitude symptomatique. Nous sommes vite gagnés par l'inquiétude lorsque les choses ne tournent pas selon nos prévisions, y compris pour les choses de la foi. Alors nous sommes vite enclins à prendre des mesures conservatoires, éventuellement à trancher dans le vif, à faire la part du feu. Parfois, nous pensons mieux savoir que Dieu ce qu'il convient de faire et nous prenons des initiatives précipitées : nous condamnons un peu comme les accusateurs de la femme adultère. Notre tentation est alors d'user des moyens du monde – la raison sans la foi, la violence au lieu de la patience, enfin l'argent, « les moyens lourds » comme disait Maritain – pour nous défendre du monde ou pour propager notre foi dans un monde qui résiste. Cette tentation est celle de toute communauté qui porte un message fort. Y céder cependant, c'est faire de la foi une idéologie, quelque chose de finalement humain, qui nie la grâce. Interrogeons-nous : l'Église est-elle réductible à une telle communauté, arc-boutée sur une doctrine, sur une stratégie de domination du monde ? Non : ce sont bien plutôt ces communautés, religieuses ou politiques, qui sont des caricatures de l'Église, des imitations d'en bas, « humaines, trop humaines », et qui en manquent la singularité, humano-divine.

La réponse du maître, le Fils de l'homme, ne l'oublions pas, nous oblige à une conversion de l'intelligence et du cœur : il exhorte ses serviteurs à la patience, sûr que Dieu, son Père donc, gouverne toutes choses avec sagesse, y compris les volontés rebelles. L'attitude du maître est une attitude de foi. Ayant fait ce qui était de son ressort, les semences et ce qui les accompagne, il s'en remet à Dieu quant à la fécondité de son travail. C'est une attitude de décentrement, d'abandon spirituel, d'humilité. C'est une attitude qui exige une grande force intérieure : maîtriser son désir d'intervenir, d'interférer avec la providence. Attitude qui rappelle celle des missionnaires d'Afrique ou d'Orient, allant souvent au devant de l'échec, humainement parlant, et cependant assurés de la mystérieuse fécondité de leur sacrifice. Le cardinal Sarah en avait parlé avec admiration dans ses souvenirs. C'est l'attitude du Fils de l'homme lui-même, ressuscité et donc vainqueur, mais qui laisse résonner comme un point d'orgue le coup de cymbale initial des temps nouveaux, sa propre glorification, à la mesure même de la dilatation du temps intermédiaire qui est celui de l'Église et dans lequel nous nous débattons. Temps marqué par l'antagonisme du péché et de la grâce, Paul allant jusqu'à dire que « tout concourt au bien de ceux que Dieu aime, *etiam peccata* ». Car il n'en

va pas du mal comme du bien. Le combat chrétien n'est pas celui du dualisme manichéen, qui avait tant séduit le jeune Augustin. Le mal, en effet, n'est pas à mettre sur le même plan que le bien. Le bien est absolu, le mal est relatif. Relatif au bien qu'il parasite. Le mal est un accident, il n'est pas substantiel, il n'est pas la réalité première. Il parasite le bien comme le néant parasite l'être. C'est pourquoi Dieu ne s'arrête pas au mal : il sait que, sous-jacent, il y a le bien. C'est d'ailleurs ce que notre texte suggère : le maître a semé en plein jour, le diable de nuit, à la dérobée, « pendant que les gens dormaient », profitant de leur inattention. Le mal ne vient pas de Dieu, il n'a pas les promesses de l'éternité. C'est pourquoi le maître reste confiant, certain de la victoire finale.

Le mal perdure cependant en ce monde abîmé, en cet entre-temps qui est celui de l'Église, accompagnant la croissance de celle-ci de son inversion démoniaque. Si le temps appartient à Dieu, nous savons, depuis la Passion, qu'il ne s'écoule pas comme un long fleuve tranquille, qu'il connaît des rapides, et que ces rapides, c'est la croix plantée dans notre chair et dans celle de l'Église. Bien qu'il ne puisse ultimement l'emporter, le mal ne peut être en effet être extirpé de cette figure du monde, comme le voudraient les serviteurs bien intentionnés que nous sommes. La situation géopolitique du monde en ce moment en est bien une triste illustration. Le CEC nous met en garde contre l'illusion d'un progrès moral immanent au monde. C'est bien plutôt le contraire qu'il faut craindre. Pour le CEC, « avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le mystère d'iniquité sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Antichrist, c'est-à-dire d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair. Cette imposture antichristique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique : même sous sa forme mitigée, l'Église a rejetée cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous sa forme politique d'un messianisme sécularisé, intrinsèquement perverse ». Et le CEC continue en disant : « L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâques où elle suivra son Seigneur dans sa mort et dans sa résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église selon un progrès ascendant, mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du Jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe ». Vision terrible qu'avait anticipée au tournant du 19^e siècle Mgr Benson, prélat anglican converti au catholicisme, dans son roman hallucinant *Le Maître du Monde*, dont l'anti-héros, cela soit dit en passant, se fait le chantre de l'euthanasie.

Concluons. Pour reprendre l'expression de S. Pierre, le temps de l'Église, « c'est le temps de la patience de Dieu » pour les hommes. La considération de la situation à ce point contrastée du monde, envisagée dans la foi, est un appel à l'espérance. Il s'agit de combattre certes, mais avec des armes spirituelles, ces armes que S. Paul décrit dans sa lettre aux Ephésiens : « le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive de l'Esprit, car ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter mais contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes ». Un combat donc qui ne peut être gagné que si l'on utilise les armes mêmes de Jésus, l'amour sacrificiel qui va jusqu'au bout. « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père » nous assure-t-il. Une parabole donc pour nous inviter à régler notre pas sur l'éternité, pour changer de regard en adoptant celui de Dieu sur le monde, en un mot pour vivre en ce monde dans l'espérance.